



RÊVE(S)

Bouchaib Benzekri

Bouchaïb Benzekri

Rêve(s)

© Bouchaïb Benzekri, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0787-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Station d'arrêt

On arrivait à la station. On se parlait gentiment. On s'embrassait. On se parlait encore. Encore des baisers. On se quittait, elle mettait ses lunettes, s'en allait à sa voiture et je partais en autocar.

Je revois la robe qu'elle portait : robe-chemise longue de couleur bleu marine, avec un col rond, des manches longues. Elle était volontairement déboutonnée au niveau du dos et des cuisses ; quelques boutons restaient fermés sur des hanches et sa taille. Elle portait une ceinture large, en cuir marron, avec une boucle ronde en laiton.

J'imaginai que j'enlevais sa ceinture et que je la regardais attentivement. Les boutons s'ouvraient tous et je regardais à nouveau. Je lui ôtais la robe couleur bleu marine, je la regardais, et je rêvais.

J'imaginai qu'elle était nue, seulement vêtue de ses chaussures, et je rêvais.

J'imaginai que sa taille était la même que la mienne, que la couleur de sa peau était d'une pure blancheur, que ses épaules étaient carrées, que ses deux seins écartés étaient des volcans, et je rêvais.

J'imaginai que ses hanches et son bassin étaient étroits. Les cuisses, les mollets et les chevilles étaient beaux. J'enlevais ses mocassins. Ils étaient en cuir jaune avec des fleurs noires, vertes, rouges et bleu marine, et je rêvais.

J'imaginai que son visage était triangulaire. Le nez et les joues étaient petits et beaux. Le menton était très grand. Ses cheveux blonds et fins, mi-longs, étaient tirés vers l'arrière du crâne. Son front haut lui donnait une allure fière, et je rêvais.

J'imaginai que ses yeux et ses sourcils étaient en amande, longs, larges et qu'elle me souriait du regard, et je rêvais.

Les lunettes étaient restées closes. Les lunettes de soleil étaient en plastique, elles étaient rondes, grandes et noires, je ne savais pas si elle était triste ou non...

Écrivain

Qui c'est, « lui » ? Étais-je « lui » ? « Lui », était-il moi ? Il me ressemblait ou plutôt, je lui ressemblais. Nous avions des traits en commun mais je voyais deux petits détails qui me semblaient différents entre lui et moi.

Je voyais qu'il était normal, qu'il avait un vrai corps. Nous nous ressemblions physiquement : 1,80 mètre pour 70 kg. Nous avions tous deux 50 ans, les cheveux blonds, épais et frisés. Tout était normal chez lui sauf les yeux : à l'œil droit, l'iris était vert et à l'œil gauche, l'iris était rouge. Cela semblait un peu bizarre, un peu particulier.

Était-ce une seule et même personne ou deux êtres différents ? Mais, je ne pouvais pas accéder à ma personnalité, je ne pouvais pas appeler, je ne pouvais pas crier. J'étais muet, un fantôme invisible ou non, une ombre de « lui ». J'allais où il partait, je m'engageais là où il s'engageait, je m'arrêtais là où il s'arrêtait, j'étais là où il ouvrait sa porte...

Et sa porte s'ouvrit. Le soleil tapait sur l'écran. L'écrivain alluma l'ordinateur et le lampadaire au-dessus de l'écran, puis alla vers les fenêtres qu'il ouvrit avant de ramener les battants des volets et les fermer pour plonger la pièce dans la pénombre.

Il s'assit sur la chaise près de l'ordinateur. C'était une vieille chaise de bureau, plus vieille que lui. Son dossier était en bois de noyer très classique et de style « années 1930 », le reste était en acier, et pouvait pivoter de 360 degrés, avec une hauteur et une inclinaison réglables.

Tout était possible sur cette chaise : écrire, lire, surfer sur Internet. La chaise pouvait tourner à gauche et à droite. On pouvait y lire des livres, des encyclopédies, des revues et des magazines. Les différents ouvrages étaient étalés sur les tables et le parquet.

L'écran était allumé, la souris et le clavier immobiles. L'écrivain lut les documents et quand il eut fini, il réfléchit.

Comment allait-il produire un roman ou un conte ? L'écrivain séchait. Il fuma une cigarette, puis planta le mégot dans le cendrier. Il entama une deuxième cigarette. Il y avait plein de mégots sur le cendrier en verre. Il regarda attentivement le cendrier. C'était son mari qui le lui avait offert. Le cendrier était beau avec des facettes et des couleurs différentes.

Les multiples facettes de son cendrier lui firent penser aux multiples facettes d'une personnalité complexe. Il se dit : « Une face ou une facette : je peux voir quelques bouts d'une personnalité mais je ne peux pas la saisir en entier. Il me manque toujours des bouts, je n'aurai pas toutes les faces. Je regarde un bout mais les autres, ils se cachent ou bien, ils se regardent derrière. »

Continuant sa réflexion, il pensa : « La vraie personnalité n'existe pas, il y a des morceaux qui ne correspondent pas. »

Il prit le clavier et commença à écrire. J'étais transformé en document et les documents étaient recommencés. Plusieurs étoffes de différentes couleurs reliées par des fils grossiers formaient un accoutrement fait de hasard.

Sa mère, son ex-mari et lui

Je et lui rentrâmes dans la chambre. La mère dormait, elle était dans le lit. Ma mère était morte à l'hôpital mais sa mère était vivante. Les deux mères étaient identiques : la même peau, le même visage avec des taches de vieillesse. Comment cela pouvait-il se faire ? Où étaient les pères ? Mon père était vivant, il n'était pas là. Où était son père ? Je ne pouvais pas demander à lui, j'étais muet, j'étais son ombre à lui. Je regardais lui et sa mère, écoutais ce qu'ils pensaient, ce qu'ils disaient.

Il s'approcha et il posa ses lèvres sur les joues de sa maman. Elle se réveilla et elle sourit faiblement. Ils parlèrent de différentes choses, banales. Elle sourit encore. Elle parlait peu, quelques mots et cela s'arrêtait là. Le langage de la mère était perturbé. La mère était incapable de bouger, de manger, de boire, de prendre des médicaments, de s'habiller.

Il regardait les vitres des fenêtres. C'était le soir. Il repensait à sa vie d'avant. Il était triste, malheureux, déprimé. Il pleurait souvent. Les larmes coulaient et brutalement s'arrêtaient. Puis c'était reparti pour une nouvelle lamentation. Il n'avait pas envie de tomber sur les personnes qui rentraient dans cette chambre.

Il pleurait sur sa mère et son ex-femme. Elles se battaient sur un ring. Deux souffrances luttait ou s'annulaient : sa mère sera bientôt morte ou son ex-femme serait bientôt perdue. Il se disait dans sa tête :

« Pourquoi « amour » et « baiser » sont-ils les mêmes pour mes parents et mon ex-femme ? Ils doivent avoir des subtilités, les philosophes doivent pouvoir expliquer comment cela se passe concrètement. Je n'ai pas trouvé ou peut-être je n'ai pas assez cherché dans les idées des philosophes anciens et marginaux.

J'aime ma mère, j'aime mon ex-femme. L'amour de ma mère, l'amour de mon ex-femme. Ma mère m'a toujours aimé, mon ex-femme ne m'a pas toujours aimé...

L'amour familial entre ma mère et moi est uni. L'amour sexuel et romantique entre mon ex-femme et moi, n'est plus uni... L'amour m'a toujours fait plaisir jusqu'à ce que mon ex-femme me dise « je te quitte ». Quand avait-elle cessé de faire l'amour en vrai ? Mais se forçait-elle quand même ? Depuis combien de temps ? Toujours ?

L'amour familial, c'est concret ; l'amour entre mon ex-femme et moi, ce n'est pas concret, c'est autre chose...